



Jean Muno

*Histoire exécrationnelle
d'un héros
brabançon*



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2015 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Première édition : Jacques Antoine, 1982.

Illustration de couverture : © INFINITY

ISBN : 978-2-930646-67-1

D/1998/258/26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Jean Muno

Histoire exécrable d'un héros brabançon

Postface de Jean-Marie Klinkenberg



*À quelques Jacques,
dont un Gérard
et un Antoine*

« À moins que la vie ne soit un bien singulier roman, un huis clos en mouvement, un train de plaisirs et de douleurs où, à chaque station, pour obliger l'auteur anonyme à continuer l'histoire, ce sont les mêmes protagonistes qui vous suivent depuis la naissance, qui montent d'un chapitre à l'autre et vous accompagnent jusqu'à la mort; en cours de voyage, on n'a pas le droit de changer de wagon, et de mystérieux aiguilleurs, choisissant un nombre délimité d'individus, auraient réglé d'avance ce tour organisé et collectif... »

Jean-Edern Hallier
Fin de siècle

Prologue

La télé. Tous les soirs, de sept à onze, je suis devant. Seul dans la clarté lunaire des images, seul avec mon chien. Nuit paisible. Tous feux éteints, téléphone muet.

Ce soir-là, autour de Bernard Pivot, ils étaient quatre ou cinq traitant de leurs origines. Un Bourguignon coriace comme un cep, une Ardéchoise pierreuse, un Provençal fleurant bon l'ailloli, une Savoyarde torrentueuse qui cavalait à travers les alpages du souvenir en tenue d'excursionniste. Saveurs d'ancien régime. Avec un air de santé retrouvée, ils creusaient la bonne terre natale afin de découvrir leurs toujours vivaces « racines ». L'enfance villageoise, l'arrière grand-père ferronnier, les dictons croustillants de l'aïeule. Bref, ça pivotait rondement. Dans les yeux de Bernard réjoui brillaient comme des lueurs de beaujolais nouveau.

Il n'y avait que le cinquième - ils étaient cinq en fait - à ne pas participer à la fête. Un Alsacien celui-là, apparemment dépaycé. C'est le mot : *dépaycé*. Comme on l'interrogeait, il a tenté d'expliquer pourquoi : ses « racines » à lui contrariées par l'histoire, tordues, fourchues, fourbues. Quant à sa langue maternelle, c'était nettement plus compliqué que pour les autres, et même assez ambigu. En somme, si je le comprenais bien, car il cherchait ses mots sans toujours les trouver, il se sentait un peu là comme un enfant naturel, ou d'adoption, parmi des légitimes pleins d'assurance. Et, d'une certaine manière, ça l'empêchait de passer l'écran.

Et toi, me suis-je dit alors, à qui tu t'apparentes dans tout ça ?

Aux robustes enracinés, à tous ces nostalgiques du terroir, ou à l'autre, l'Alsacien, le voyageur dérouté ?

Question pour la forme, question-réponse. À quoi bon revenir là-dessus, remuer de l'inutile ? Se contenter d'être là, oui, malgré tout, autant que possible dans le présent, même si ce n'est qu'en spectateur. Petit bonhomme entre deux âges, grisonnant, un peu d'estomac mais pas trop, en face de la télé dans sa villa new-look, - pas d'étage, pas de plafond, rien que des plans, des zones, et ce mur en briques apparentes, cinq-six mètres de haut, véritable paroi ! au pied duquel petit bonhomme est sagement assis, une épaule plus basse que l'autre, livré à l'équilibre des volumes, à l'efficacité des surfaces, à l'austère dépouillement du matériau brut, paroissien adorant les images dans son église privée, sous son clocher sans croix.

Je me donne l'air de plaisanter, mais à la vérité ils me faisaient envie, les apostrophés du jour. Leur assurance, leur connivence, leur art de se renvoyer la balle. On avait l'impression qu'ils faisaient trempette ensemble dans la même fontaine, qu'ils y puisaient des forces, comme Mémé Clauzius... Ah ! celle-là, quelle vitalité ! Elle lui était revenue sur le tard, la mémoire de ses origines, elle avait mis le temps pour retrouver le *waterput* (trou d'eau, puits) de sa petite enfance, la clef du tiroir à souvenirs, la grande boîte de photos, *oom* Gust et *moeder* Liza, mais tout de même elle y était revenue, elle pouvait les commenter, ces images jaunies, elle ne restait pas muette, au contraire ! Peut-être qu'elle inventait un peu, c'est possible, a beau mentir qui remonte loin. Pour moi, en revanche, ces reliques familiales étaient vraiment lettre morte. Un autre monde, plus du tout le mien. Du *waterput*, je n'avais pas la moindre idée, je n'arrivais pas à me figurer ce qu'il avait pu être. Un mot, pas

davantage, un drôle de mot que je prononçais « ouatère-pute » comme « ouatère-clauzette ».

Un peu triste, non ? Pas seulement triste : angoissant. Ne pas savoir où l'on va, soit, c'est banal, mais ignorer d'où l'on vient ! On se sent perdu quelque part entre Nord et Sud, sans point de repère. Ah ! comme je les enviais ceux qui, depuis quelques années, petits et grands, anonymes ou notoires, à dos d'âne ou de pur-sang, faisaient gaîment retour aux sources ! Comme eux, j'aurais bien voulu me figoler une généalogie, m'inscrire dans une lignée, même modeste. Réentendre les cloches d'antan, revivre des amours dont j'eusse été finalement l'irremplaçable produit, être la conscience d'un long marmottement de vie qui n'aurait jamais été que tâtonnement jusqu'à Moi... Pas question. Elle était close, la porte de mes archives, j'arrivais trop tard. J'avais à me contenter de ma propre destinée sans plus, sans rallonge d'aucune sorte ; j'étais comme une parenthèse dérisoire dans un ample et multiple et patoisant discours.

J'en étais là de mes réflexions, toujours baignant dans le halo bleuâtre avec les cinq interviewés, auxquels s'était jointe Mémé Clauzius, toujours présente là où je suis, inévitable car je la porte en moi, Mémé Clauzius, et la projetée (je ne puis faire autrement), la regarde vivre sur tous les écrans, avec horreur et gourmandise, s'interposer sur tous les écrans du monde, entre le monde et moi !... mais ça, bien sûr, Pivot ne pouvait le savoir, aussi n'en revenait-il pas : Qui était cette vieille dame ? Qui l'avait invitée ? D'où sortait-elle, cette imprévue, parlant d'abondance d'un mystérieux... comment dites-vous ? *Waterput* ! - intraduisible, expliquait Mémé, tout à fait spécifique, typiquement wemmélien - et du livre qu'elle écrirait un jour à ce propos, le feuilletant dès à présent, y puisant à pleines mains citations et références, les

semant. Je regrette, madame... *Waterput* ! Mais à quel titre ? *Waterput* ! Je vous... Pas moyen de l'interrompre, d'ailleurs ils étaient trop surpris, ces messieurs dames, leur belle entente dérégulée, hors caméra. Moi, naturellement, j'ai l'habitude, depuis le temps que je la vois surgir ainsi, ma parangonne, forcer l'attention, se gaver d'elle-même : *Waterput* ! *Waterput* ! et plus qu'Elle dans ma tête, tous les autres au démaquillage !

Ce sont ses éclats de voix qui ont dû réveiller Zoiseau railleur. Je l'ai entendu qui s'ébrouait.

Je n'aime pas Zoiseau railleur. Embusqué là-haut, derrière une poutre, une sorte de petit corvidé, braillard et fienteur. Il a dû s'introduire pendant mon absence, maculant tout de ses déjections corrosives, - et impossible de le déloger ! À cause de la hauteur évidemment, de sa vivacité. L'architecte n'avait pas prévu cela. Le mieux était encore, à son avis, d'attendre qu'il s'en aille de lui-même, à la pariade, de patienter en regardant « Le jardin extraordinaire » à la télé. Je t'en fiche ! Il est trop bien chez moi, il doit se croire dans un clocher d'église sans les ennuis de la messe. Ah ! si j'avais un fusil !

Même avec un fusil... Il faudrait être adroit tireur, et ce n'est pas mon cas : j'ai une épaule plus basse que l'autre à cause du lourd cartable que j'ai longtemps porté. Je n'arriverais qu'à endommager mon toit, mon propre toit.

La nuit, je dors de plus en plus mal. C'est alors, j'imagine, que Zoiseau railleur sort de sa cachette pour s'ébattre dans la maison comme dans un mauvais rêve. Le matin, tout est apparemment en place, intact. Mais en y regardant de plus près, vous découvrez ici et là les traces de ses débordements nocturnes : fruits picorés dans la corbeille, petites plumes duveteuses et très noires dans la haute laine du tapis, empreintes de pattes sur mes pages d'écriture.

- Kiètu !

Sa voix, son horrible crécelle ! Je l'attendais comme une fatalité. Elle résonne sous le toit comme dans mon crâne, Pivot lui-même a sursauté.

- Kiètu ! Kiètu ! Kiètu !

C'est toujours ainsi : une salve de trois criaillements - un silence, puis il remet ça, obstinément, jusqu'à ce que je sorte de mes gonds.

Je me suis levé sans bruit. Le moins de gestes possible. Je me glisse hors de la clarté du petit écran, ombre dans l'ombre...

- Qui es-tu ? Qui es-tu ? Qui es-tu ?

Attends voir que je te réponde ! Tu vas l'apprendre, qui je suis, une fois pour toutes et pour toujours ! À pas de braconnier, je gagne les coulisses de mon décor. Entre deux murs de briques nues s'amorce un escalier - marches en quinconce, échelle de perroquet - qui conduit à la loggia. De là, s'il était inattentif, je pourrais bien l'atteindre un jour. Hé oui, de biais. Lui briser l'aile ! Lui clore définitivement le bec !

Chaque fois que j'entreprends cette manœuvre délicate, j'ai le sentiment qu'elle va réussir, que cette fois-ci sera la bonne. Heureusement que j'ai cet espoir chevillé au cœur, sans quoi... Il ne me resterait plus qu'à m'avouer vaincu, possédé de fond en comble, c'est le cas de le dire, par Mémé Clauzius et par le volatile. Avec la bénédiction du grand architecte !

Tapi derrière un projecteur, j'enlève ma pantoufle droite.

- Maurapa ! Maura pa ! M'aura pas !

Brusquement, j'allume le spot et, du même mouvement, braque le faisceau vers la toiture. En plein sur la poutre, on ne peut être plus précis. J'ai vu la silhouette noire se tasser, se réduire, n'être plus qu'une petite chose ébouriffée. J'aurais dû avoir le réflexe de frapper tout de suite.

- Qui es-tu ? Qui es-tu ? Qui es-tu ?

- Ta gueule !

- Ha ! ha ! ha ! T'es rien ! T'es rien ! Terrien !

C'est sa pire insulte: « Terrien ! » Du haut de son perchoir, il darde sur moi son petit œil rond, à l'éclat métallique, et me voyant réduit, impuissant, moins qu'une mouche : « Terrien ! Terrien ! Terrien ! » Mais trop lâche pour quitter son abri, descendre à ma hauteur !

- Crève!

- T'es rien !

(Une bande dessinée ! J'ai souvent cette impression-là, d'être une bande dessinée. Forcément, quand on ignore d'où l'on vient, où l'on va, qui l'on est...)

- T'es rien, Terrien !

- Je suis...

- Vas-y ! Vas-y donc ! Vas-y donc !

- Je suis ! Un point c'est tout !

De toutes mes forces, j'avais lancé : « Je suis ! Un point c'est tout ! » avec rage, désespoir, et, dans le même moment, je sentais le ridicule de ce cri de détresse qui me retombait sur la tête comme un drapeau mouillé.

L'autre, là-haut, s'était mis à rire. Ou du moins à libérer ce chapelet de clappements et de gloussements acides qui lui tient lieu de rire. Alors, soudain, j'ai levé le bras, la pantoufle est partie, méchamment tournoyante, et avec elle le « Je suis ! Un point c'est tout ! » mais comme un défi cette fois, un cri de guerre. Le ricanement s'est brisé net. Un instant, j'ai cru que je lui avais enfin rompu le cou, j'ai espéré sa chute. Mais non. De derrière la poutre, son œil venait de reparaitre, minuscule et cruel lever de lune.

Qu'allait-il faire à présent ? Me traiter de *cocu* comme l'autre jour ? Ou de *Belge*, de *petit Belge* ?

Il m'a tourné le dos. J'ai vu la fiente se détacher - c'était la première fois, à cause du spot, que je la voyais *se détacher* -, raser le mur et s'écraser cinq mètres plus bas - lourde, plâtreuse, mordante - sur la page vierge de mon journal intime.

PREMIÈRE PARTIE
1925-1940

Je suis, c'est vrai, on ne saurait prétendre le contraire. D'ailleurs ma maison natale existe toujours. Étroite et sombre, elle sentait vaguement l'urine, j'ignore pourquoi. L'arrière donnait sur une voie de chemin de fer d'où arrivaient régulièrement des vagues épaisses de fumée blanche. Au-delà, un haut bâtiment cubique répandait dans tout le quartier des senteurs de chocolat à vous faire défaillir.

C'est là, au premier étage - remarquez le balcon, son air de prétention bourgeoise - , là que j'ai poussé mon cri d'entrée. Soulagement et curiosité. Un garçon ! j'étais un garçon ! Et puis, dans le quart d'heure suivant, cette première contrariété : je n'avais ouvert qu'un œil. L'autre, le droit, demeurait obstinément fermé. Une poussière peut-être ? D'entrée de jeu, une poussière dans l'œil, c'était un peu fort ! Irritante, l'évidente mauvaise volonté que je mettais à envisager bien franchement le monde, ces visages penchés sur mon berceau, toute cette bonne volonté adulte à laquelle je m'entêtais à opposer un clin d'œil de mauvais aloi.

La sage-femme, heureusement, avait de l'expérience. Elle me bassina longuement la paupière avec délicatesse. Enfin les scellés tombèrent. Je ne voyais rien sans doute, ou alors des formes très imprécises, mais les témoins crurent que je les considérais avec sympathie. Les uns s'exclamèrent, les autres se penchèrent avidement sur moi, croyant me découvrir dans ce premier regard.

Très vite il fut question de mon avenir. Forte de m'avoir ouvert l'œil, la sage-femme a parlé de mon baptême. La chose, dans son esprit, allait de soi. Mais Monsieur Clauzius s'est récrié : on était agnostique dans la famille, de père en fils ; à l'âge de

raison, tout bien pesé, je déciderais moi-même. Il était catégorique, la voix ferme, le ton sans réplique. La matrone n'en revenait pas. S'être donné tant de peine pour un moricaud que n'oindrait même pas l'eau bénite ! Et la morgue de cette grande gueule, ce frelon ! N'était pas si fier pendant les douleurs, relégué dans le corridor, pâle comme une insomnie !

Elle a réclamé son dû, a enfilé son manteau. Les gants, l'écharpe, le chapeau jusqu'aux oreilles, car il faisait bigrement froid dehors. Mais avant de s'en aller, elle est revenue vers le berceau (après tout, je n'en pouvais rien, j'étais l'innocence même), elle s'est penchée sur moi, qui ne la reverrais plus jamais, puis elle a eu ce mot, qui devait rester, lui :

- T'en fais pas, mon petit ange. Tu deviendras encore pape, tu verras !

Pape ! Vicaire du Christ ! La première surprise passée, j'imagine qu'il a dû éclater de rire, Monsieur, tandis que la sage-femme claquait la porte derrière elle. Un pape, dans une famille d'agnostiques, de père en fils ! Était-ce assez drôle !

Quel crédit faut-il accorder aux prédictions lancées ainsi par-dessus les berceaux des nouveau-nés ? Faible, je pense, de plus en plus faible à mesure que les années passent. Pourtant, à moi, ça m'aurait bien plu d'être pape, mules au pied et tiare en tête, héros d'amples cérémonies. Je me vois déjà, onctueux et ferme, sur ma chaise gestatoire... Et à Monsieur aussi, en dépit de ses convictions, je crois que ça ne lui aurait pas déplu. Une jolie promotion sociale, non ? Quelle fleur à la boutonnière familiale ! Il m'aurait sûrement pardonné d'avoir fait le mauvais choix à l'âge de raison.

C'est que je ne suis pas pape, on l'aura compris. Pas encore. J'attends. À la mort de Paul VI, j'ai eu comme un très faible espoir, une velléité sans plus, une velléité de faible espoir. Et

encore : le mot *espoir* est trop fort. J'y ai pensé, quoi ! L'espace d'un instant, d'un fugace instant. Pourquoi pas moi ? s'ils n'avaient vraiment personne d'autre...

- Kiètu!... Qui es-tu ?

Un pape né sous le signe du Capricorne, signe de patience, d'obstination, de lente maturité. J'attends, je me réserve. Si je dois être pape, ce ne pourra être que sur le tard.

- Trop tard ! Tu as passé ta vie à te réserver ! Qu'est-ce qu'il en sait, Zoiseau railleur ? On peut être pape ailleurs qu'à Rome. Il y en a partout, non ? Des petits papes, des papelets, des papinets. Cela m'irait d'en être un. Je donnerais volontiers des audiences, des bénédiction, mon anneau à baiser. Et je ne ferais de mal à personne, au contraire.

Les Clauzius, qui sont-ils ? Mes parents, pensera-t-on. Moi aussi, j'incline à le croire : ils ont toujours prétendu qu'ils l'étaient, et personne à ma connaissance, jamais, ne les a démentis. Mais de là à en être sûr, à se porter garant.

Je dois me méfier de mon imagination. L'autobiographie est un genre exigeant. Il exclut la fabulation, la conjecture, la présomption flatteuse, et de ce point de vue, avec une matière assurément moins captivante, j'aimerais faire aussi bien que Michèle Morgan ou que le mercenaire Rolf Steiner. Du vrai, rien que du vrai vécu ! Or, quand je me relis, le doute m'assaille. Zoiseau railleur existe-t-il vraiment ? Sous cette apparence de corbillat frondeur ? Et l'histoire de la poussière dans l'œil, de la prédiction qui me fit papable ? Si je veux réussir dans mon entreprise, il me faut être prudent. Aussi, quant à savoir si je suis le fils légitime des Clauzius, ou naturel et reconnu, ou trouvé et adopté, je ne trancherai point. Mon sentiment profond, seul véritable, c'est que la maison elle-même m'a donné le jour, la

maison qui sentait inexplicablement l'urine.

Une chose est certaine, en revanche : les Clauzius avaient été chargés de mon éducation et ils se sont acquittés de cette tâche avec compétence et dévouement. Jamais ils n'ont accepté de se charger d'un autre enfant que moi, jamais ils n'ont cédé à la tentation de disperser leurs efforts. Unique, je devais l'être, le rester, le devenir. D'ailleurs, ce n'étaient pas des amateurs mais des professionnels, des techniciens de la pédagogie. Les jours ouvrables, ils enseignaient l'un et l'autre au Grand Complexe Scolaire (G.C.S) ; pendant les vacances, ils se consacraient de concert à la révision et à l'enrichissement de la fameuse *Grammaire Clauzius-Petitpas, simple et complète*, qui fit autorité jusqu'en 1968. Très tôt j'ai apporté ma contribution à cet ouvrage, m'efforçant de trouver des exemples dans mes lectures d'enfant. Monsieur et Madame accueillaient mes découvertes avec empressement et, si je ne doute pas aujourd'hui qu'ils y mettaient beaucoup de bienveillance, cela m'encourageait à me prendre au sérieux et à ne pas lire uniquement « pour l'histoire ». Le fait est que je sus distinguer les fleurs de rhétorique bien avant celles des champs.

En somme, même s'ils ne m'ont pas mis au monde, les Clauzius m'ont en tout cas mis vigoureusement dans *leur* monde. Entreprise pleine d'embûches. Faire un homme est une chose, fabriquer un adulte à votre idée en est une autre. Il suffit de regarder autour de soi pour constater combien le taux d'échecs est élevé. Aussi les Clauzius ne laissèrent-ils rien au hasard. Dès avant ma naissance, tout était décidé. Pour l'essentiel, leur éducation consista à me révéler graduellement le contenu de cette décision afin que, de bon gré, je m'y conforme.

À ce propos, je me souviens d'un livre. Modeste, quelque peu

décousu. Pas le contenu : le brochage ! En grandes lettres noires sur la couverture ocre et blanche : *VOILÀ QUI VOUS ÊTES !* suivi d'un sous-titre très explicite, tel que *Jeu psychologique et de société par lequel on connaît son caractère et celui de ses amis*. Il s'agissait de répondre par oui ou par non à une série de questions anodines, du genre : « Aimeriez-vous monter en avion ? » ou « Vous demande-t-on volontiers conseil ? », ce qui vous donnait un numéro de un à cinq chiffres renvoyant à une description sommaire de votre personnalité. Comme dans l'autobiographie, la sincérité la plus absolue était évidemment de rigueur.

Très révélateur, estimaient les Clauzius, plus distrayant que le rami, moins puéril que le jeu de l'oie. Chaque fois qu'il y avait du monde à la maison, on exhibait le petit livre. Et chaque fois, malgré mon très jeune âge, je participais. « Pouvez-vous avoir un chagrin qui dure trois ans ? » Avec assurance, je répondais oui. « Êtes-vous responsable de vos échecs ? » Encore oui, mais après réflexion. « Le manque d'argent tue-t-il l'amour ? » Non ! Jamais ! Du fond du cœur !

En vérité, je savais fort bien où j'allais : à la *Clé n° 34*, page 133. Forcément, on ne change pas de caractère tous les mois. Surtout si c'est le meilleur de la série, le plus flatteur. Pensez donc : Denis Papin enfant ! J'entends encore la voix de Monsieur qui nous en faisait lecture en donnant aux phrases tout leur poids de révélation :

« Denis Papin enfant observait d'un air rêveur le bouillonnement de l'eau dans une marmite. Ce fut l'origine de la machine à vapeur. Il y a des gens dont l'imagination travaille de bonne heure et se traduit plus tard dans des poèmes, des tragédies, des peintures, des sculptures. Vous avez, vous aussi, la tendance de vivre dans un monde imaginaire. Ne vous le

reprochez pas comme une faiblesse. C'est un signe de force ! »

On s'exasiait : je prenais la tête du jeune Papin.

On me demandait si je travaillais bien à l'école, Madame répondait à ma place : je n'avais pas l'âge d'être scolarisable. On s'exasiait de plus belle : que serait-ce lorsque je profiterais d'un enseignement sérieux ! Monsieur racontait l'histoire de la sage-femme outrée. On riait tout en remarquant que, d'une certaine manière, le Papin confirmait le pape. Pour le restant de la visite, jusqu'au passage du marchand de sable, le moindre de mes mots prenait de la résonance.

Bien entendu, Monsieur et Madame, eux aussi, s'étaient choisis un caractère. Dans quelle mesure correspondait-il à la réalité ? Monsieur se révélait à nos hôtes comme un homme léger, inconstant et frivole. Je me souviens encore de la première phrase : « Vous êtes l'ami des femmes et les femmes vous chérissent », et de l'effet qu'elle produisait, auprès des dames surtout, me semble-t-il, et des demoiselles. Quant à Madame, c'était tout différent. Volonté, esprit de décision, aptitude au commandement. Chef d'entreprise, responsable d'un bloc sanitaire, première de cordée. Cela jetait un léger froid. On était au début des années trente, il ne faut pas l'oublier, le triomphe de la volonté nous inquiétait un peu. Surtout que Clauzia affectionnait le cuir, les chapeaux bavarois, le gris strictement boutonné, façon capote. On en venait à se demander de quel côté penchaient ses sympathies.

Un jour, je m'en souviens, je me suis trompé. Un oui pour un non, ou l'inverse. Monsieur qui ne s'en était pas aperçu, sans quoi il m'eût rappelé à l'ordre d'un « Es-tu vraiment bien sûr de ta réponse ? » refit trois fois le total. Aucun doute possible: ce n'était pas le 34. Et quand il s'est mis à lire, ma confusion ! « Vous êtes l'ami des femmes et les femmes... » C'était dans la

question traitant de Casanova que j'avais dû me gourer. Nos amis s'esclaffaient : ma tête en coqueluche, en bourreau des cœurs ! Soudain Monsieur a fermé le livre et me dévisageant, sans sévérité mais avec tristesse :

- Tu as compris ? Voilà ce qui arrive quand on fait le pitre.

Pour me revoir à cette époque, je n'ai qu'à lever la tête. J'étais comme sur le portrait. Le front bombé, des cils de fille, l'expression boudeuse ou, si l'on veut, concentrée. Un petit Papin bien droit, les épaules égales. C'était avant l'école : le poids du cartable ne m'avait pas encore déformé.

Le soir, tandis que Madame rédigeait son *Journal de classe*, Monsieur chantait. Plaisirs d'amour, âmes en peine, ô tendres cruautés ! Il tenait la main en conque sur son oreille et variait constamment la pression. Je crois que c'était pour s'entendre autrement lui-même, pour passionner sa voix, en faire le bel organe sur-vibrant de l'homme aimé des femmes. J'écoutais avec ravissement.

Prends ton essor, ouvre ton aile

Mon cœur, hélas ! peut se flétrir

Va ! puisqu'un autre amour t'appelle

Il ne me reste qu'à périr!

Il avait encore tant de choses à vivre, Monsieur Clauzius ! Et il chantait si naïvement ! C'était dans un tout autre monde, Zoiseau railleur n'existait pas.

J'étais sevré, je tenais debout sur mes jambettes, je répondais à l'appel de mon nom : l'école me réclamait. Madame Clauzius me prit par la main, nous y allâmes ensemble. La vue du Grand Complexe m'éblouit. Quand on me demandait ce que je voulais être plus tard, je répondais : « Papin ! »

En ce temps-là, plus qu'aujourd'hui, les enseignants accordaient un préjugé favorable aux gros cartables à triple ou quadruple soufflets. En somme, outre les conditions très élémentaires que j'ai énumérées, on attendait du bon élève de primaire trois caractéristiques essentielles. *Primo* contrôler ses besoins naturels, *secundo* savoir lire l'heure, *tertio* se traîner, ployer, tituber, ahaner sous le faix d'une besace énorme. Longtemps, trop longtemps, je n'ai répondu qu'à la troisième condition, mais avec éclat, grâce aux Clauzius. Pour le reste, le début de mon parcours de combattant scolaire fut émaillé, il faut l'avouer, de cacastrophes mémorables. Quant à l'heure, je faisais mieux que la lire : je l'inventais.

Les cacastrophes ne demandent pas beaucoup d'explications : chacun sent cela d'ici. À noter pourtant que ces incongruités se produisaient de préférence, et paradoxalement, dans un climat de rétention ou de saine détente : cours de système métrique, lecture de palmarès, réunion d'enfants sages, partie de colin-maillard organisée avec les mamans par un jeune instituteur poète. On aimerait y voir une manifestation d'indépendance, une forme embryonnaire d'affirmation de soi, Papin puant ! mais gardons-nous de l'hagiographie. La vérité est que j'empestais naïvement, de bonne foi si j'ose dire. J'en étais le premier confus.

La question de l'heure est plus intéressante. Comment en vient-on à l'inventer, à se prendre en somme pour le méridien de Greenwich ? Monsieur y était pour beaucoup. Moins pédagogue que Madame, plus chanteur, il me prêtait volontiers une propension aristocratique à tout savoir sans avoir rien appris. Un jour, par exemple, que nous nous trouvons à la mer devant une immense plage vide, eux avec leurs livres et moi, mon petit seau, il m'envoie quérir l'heure exacte auprès de deux silhouettes qui, tout là-bas, longent le bord de l'eau. Je cours sur mes robustes gambettes. Un couple, tous deux torse nu, spécialement la dame. Ma confusion ! Et des Anglais en plus ! Incapable de me répondre, le bonhomme me tend sa montre sans un mot. Je fais semblant de lire. « Merci beaucoup, monsieur - You're welcome. » Retour au petit trot. Que faire ? Conjecturer d'après l'intensité de la lumière. « J'aurais cru qu'il était plus tard », constate paisiblement Monsieur Clauzius en mettant sa montre à mon heure.

Ce fut notre jour le plus long. Quand vers six heures et demie se déployèrent les fastes d'un admirable coucher de soleil, Monsieur dut se rendre à l'évidence : quelque chose ne tournait plus rond dans le cours des astres. L'idée lui vint que je l'avais trompé. Non pas l'Anglais, moi ! en qui il avait mis toute sa confiance ! je l'avais trompé, Lui ! mon ami plutôt que mon père, mon seul ami ! Impensable ! La nuit nous surprit sur le chemin du retour, et nous faillîmes nous perdre. Quel désarroi ! Par mesure de rétorsion, durant trois jours, il ne m'adressa plus la parole.

Je m'en souviens comme de mon premier mensonge et de sa première grande bouderie. Désormais l'heure m'intimida : l'angoisse de falsifier le temps. Des années plus tard, la voix de M. Bernard, mon instituteur : « Papin, allez donc voir quelle heure il est. » Je suis atterré. « Où ça, m'sieur ? - À la galerie.

L'horloge du préau.» Je suis devant : elle est indéchiffrable, et personne pour me renseigner. D'ailleurs comment avouer mon incompetence ? J'invente pour la seconde fois. « Bigre ! J'aurais cru qu'il était plus tôt ! » s'exclame gaiement le maître. Il achève sa leçon dans la hâte, nous rangeons nos affaires et attendons la cloche. « Qu'est-ce qui se passe ? On oublie de sonner ! » M. Bernard s'impatiente, sa femme l'attend à la sortie. Moi j'ai compris, ça va mal tourner, je donnerais n'importe quoi pour être ailleurs. D'anxiété, je fais dans ma culotte, en douce, un gros paquet. L'odeur se répand, autour de moi il en est qui font la grimace. Le maître, lui, va et vient nerveusement entre les bancs. C'est incroyable ce que les adultes sont lents à s'apercevoir qu'on les a trompés sur l'heure ! On dirait que ça dépasse leur entendement. La porte s'ouvre : Monsieur le Directeur. « Restez assis, mes amis. Continuez de travailler. » À nous voir là, fin prêts pour le départ, forcément ça l'étonné. « Qu'attendent-ils, monsieur Bernard ? - Rien, monsieur le Directeur. La sonnerie. - La sonnerie ! Comment, la sonnerie ? » Ils se concertent à mi-voix, sortent leurs oignons respectifs, comparent. Je sens qu'il est question de moi. « Papin, j'aimerais vous dire deux mots, fait le directeur. Suivez-moi, jeune homme. » Je me lève. L'odeur ! Nous sortons. Lui devant, à grandes enjambées, moi derrière, les cuisses écartées. Il pousse la porte de son bureau : l'intimité, voilà ce qu'il veut. Il me fait asseoir sur le siège des visiteurs (oserais-je ?) ferme la fenêtre, se penche sur moi, la narine gourmande. Ma parole, c'est un vicieux, cet homme-là !

Le cartable enfin. Sujet inépuisable ! Dès l'âge le plus tendre et jusqu'au seuil de la vieillesse, on m'a toujours vu le cartable à la main. Mon vade-mecum, ma patrie ! L'empoigner fut le geste de ma vie.

Ils étaient tout cuir en ce temps-là, inusables. Des gagne-petit

de la cordonnerie les réparaient patiemment, et nous les traînions après nous durant des années, masse d'armes et bouclier portant les cicatrices de nos innombrables combats. Il y avait d'ailleurs toute une symbolique de la « carnassière » offensive.

Pour humilier un vaincu, il suffisait de la lui confisquer, d'en répandre le contenu sur le sol, c'était comme si nous l'avions châtré. Ça, et la règle de fer ! Des gringalets leur devaient de s'imposer dans la cour de l'école, de régner en féodaux sur tout un peuple de peureux, de propres, de gourmands et de joueurs de billes. Longtemps je fus de ces gringalets redoutables. L'énorme besace dont m'avaient pourvu les Clauzius, que je bourrais chaque soir en guise d'oraison vespérale, faisait merveille dans les affrontements. Je la lançais de toutes mes forces ; entraîné par son poids, je partais avec elle, devenais moi-même projectile. Papin volant ! Papin kamikaze ! Les plus robustes reculaient.

Naturellement, le cartable servait à d'autres usages. Il était aussi notre puits de science. Il faut dire qu'à cette époque, au début des années trente, les maîtres étaient moins prévisibles qu'aujourd'hui, livrés davantage à leur bon plaisir. Plus artistes et plus impérieux, quand il leur arrivait de se perdre dans leur propre matière, ils ne s'abaissaient pas, comme de nos jours, à vous demander le chemin. Ils continuaient au contraire, tout seuls au besoin, s'obstinant dans leur marotte, leurs souvenirs d'étudiant, leurs coq-à-l'âne inspirés. Le bon élève était celui qui était toujours en mesure de les suivre.

« Prenez...

votre *Premier Larousse*... une ardoise... un pot de colle... votre atlas... votre compas... vos ciseaux... votre cahier à deux lignes... à trois lignes... quadrillé... losange
et les petits beurres ?

les crayons de couleurs ?
les deux rapporteurs ?
le boulier compteur ?

Prenez !

Miel en Netje (notre livre de flamand)... le carnet de croquis... vos sandales vos bains de mer les gouaches votre culotte de gymnastique, la bleue !... votre maillot de bain ?... une plume « sergent-major » pour la ronde les titres les sous-titres... l'équerre... le té-à-tête-double !

Pre-nez !

Grands Cœurs (notre livre de français)... décimètre... triple décimètre... petite chemise... ébauchoir godets encre rouge... bleue... de Chine... sympathique !... votre essuie-plumes - mains-pieds - glace... la carte muette du Groenland et de l'Arabie Pétrée

Une boule de ficelle

Dans une boîte d'aquarelles

Caramel et pimprenelle !

Prenez-nez-nez...

vous *Jean chante*, vite ! votre *Jean calcule*, votre *Jean observe*, votre mappemonde, vite !... la flûte à bec, sans bec, vite ! vite !... votre herbier... une pomme... une jonquille ! un iris ! une petite carotte ! une lettre de Nouvel an ! mais qui m'a foutu des lambins pareils ?

étiquette !

éprouvette !

épuisette !

bobinette !

toujours, toujours ! j'étais à même de « prendre », jamais en défaut, grâce à la vigilance de Madame Clauzius.

Le maître guettait nos réactions, son carnet de notes à la main.

Je plongeais dans ma besace, on ne voyait plus que mes jambes robustes, les semelles de mes petites chaussures. Tout autour de moi, ça farfouillait de même. Les mauvais élèves feignaient de chercher, sachant bien qu'ils n'étaient pas « en ordre ». De longues minutes s'écoulaient, on entendait claquer la règle magistrale, je redoublais d'efforts. D'avoir trop longtemps le cul en l'air, certains lâchaient des pets : le maître faisait la sourde oreille. Enfin je débusquais l'objet désiré, l'extirpais à grand ahan et, m'étant redressé, le posais bien en vue sur le coin de mon pupitre. Puis je me mettais « en position ». Les mains sur la tête, le torse bombé, « fixe » à n'en plus finir, je m'empourrais à la perfection, à m'en éclater les roupettes. Un bon point me récompensait. Je me bandais de plus belle afin d'en obtenir un deuxième.

Je l'obtenais rarement. Encore moins un troisième, et la petite image Nestlé, série *Les animaux du monde*, dont notre instituteur récompensait un maintien vraiment impeccable, une fixité d'image précisément, prolongée jusqu'à la crampe. Peut-être que ce brave homme ne supportait plus à la longue le spectacle que je lui offrais. À trop vouloir faire le beau, peut-être que je devenais affreux, une vraie gargouille. En vérité, dans cet exercice scolaire, comme dans les autres, je n'étais pas le meilleur. La perfection était l'apanage de Fauconnier, dit « Bloempanch (le Boudin) », en hommage aux dimensions inusitées de sa verge, qu'il nous donnait à voir tous les vendredis, dans les coulisses du bassin de natation. En fait Bloempanch était premier en tout, je n'étais que son second. Et le plus curieux, quand j'y songe, c'est qu'il en fut toujours ainsi : j'ai toujours eu un sur-membré dans la vue.

Curieux et inconfortable. Presque autant de mérites que le

premier, mais pas de *Brabançonne* et des applaudissements vite éteints. Le gars qui ne peut pas se reposer sur ses lauriers, à qui quelques conseils feraient du bien, sur lequel le jugement des adultes pèse de tout son poids. Condamné au relatif, à la conscience de ses limites, au doute. Devant lui, au-dessus, il y aura toujours un Bloempanch, un Clauzius. Car Bloempanch n'était qu'une modeste incarnation scolaire de Monsieur, la perfection innée, la prééminence naturelle, évidente. En dépit de la prédiction de la sage-femme, décidément, je ne pouvais ambitionner que d'être Papin, ou Papelet, ou Paperon. Il me manquait ce quelque chose de surnaturel, de donné, ce coup de pouce du miracle qui fait les Papes.

Je pense même que c'est là, dans mon anxiété d'éternel second, exilé de l'incontestable par une sorte de fatalité, qu'il faut chercher la raison de ma durable fidélité aux gros cartables de ma petite enfance. Comme un bousier sa boule énorme, j'ai traîné jusqu'à la fin de mes études, et même au-delà, toute ma vie, je l'ai dit, le poids géant de mes scrupules. Les autres, même les ballots, ont commencé de s'en défaire dès la fin de l'école primaire. L'adolescence précipitait le mouvement. À l'âge des premiers flirts, le mastodonte à soufflets apparaissait comme la matérialisation incongrue de notre condition ingrate d'écoliers. Il se prenait dans nos jambes, contrariait nos virevoltes, rendait toute désinvolture impossible. On adoptait alors la serviette de l'homme d'affaires, le portefeuille du diplomate, qu'il convenait de porter contre sa poitrine, les mains croisées dessus en un geste pharaonique. Très allure. Je suivais le mouvement, bien sûr, j'évoluais comme n'importe qui, mais c'était mon monstre tout couturé que je serrais contre moi. J'avais l'air d'un bûcheron trimballant un billot, de Sisyphe étreignant son roc. De là

derrière, je lorgnais les fillettes, mais comme je n'étais pas grand, elles ne me voyaient pas. Même en « poésie », quand, en dépit des Clauzius qui appréhendaient que je ne me convertisse à la légèreté sous l'influence de Musset, je suis passé à la bande élastique, je n'ai pu me défaire de cette manie de la quantité rassurante. J'étais la cariatide attendrissante d'une colonne de livres, je réussissais des exploits amusants de jongleur, mais, lorsque le lien hypertendu lâchait et se trouvait catapulté avec violence, je devenais brusquement dangereux pour moi comme pour les autres. J'avais beau leur sourire, les plus évaporées flirteuses se tenaient prudemment à distance.

Certes, j'aurais bien voulu égarer mon boulet. Que quelqu'un me le volât, c'était impensable, mais l'égarer. Souvent j'ai caressé honteusement cette idée. Ce que j'appréhendais, c'était moins les sanctions scolaires que le désarroi des Clauzius. Monsieur se sentirait trahi, meurtri jusqu'au plus intime de son être, abandonné par son seul ami. Il ne m'adresserait plus la parole durant huit jours, ce serait insupportable, et encore, passé cette épreuve, pourrait-il jamais me pardonner ? Pourtant j'ai essayé une fois. À l'arrêt du tram 9. Ma besace au pied d'une façade, à côté d'un pipi de chien, et même un peu dedans. Le tram arrive, il est bondé comme d'habitude, je me précipite, j'embarque, nous démarrons. Mon cartable ! Mon cartable!... Trop tard. J'ai perdu mon cartable.

On me l'a rapporté le soir même. Alors que, debout devant la fenêtre, nous tournant le dos, fixant obstinément le clocher de l'église, Monsieur ne voulait plus me connaître, plus jamais, ni moi ni Madame coupable de ne pas mesurer toute l'étendue de sa détresse, et que, derrière lui dans la pénombre, nous nous tenions muets, atterrés par ce grand désespoir, conscients de ce qu'il prenait dans le silence des proportions métaphysiques, on a

sonné. Qui ? Mon cartable ! Retrouvé ! Intact ! Miracle ! Rien n'était perdu, le mal était réparé, Monsieur se redressait. La fatalité se détournait de lui : on lui avait rapporté Papin !

Mon adresse, bien entendu, sur chaque livre, chaque cahier, dix fois pour une. J'avais perdu cela de vue, et un petit jeune homme honnête avait cru de son devoir... Je revois encore sa sale gueule chafouine ! Il attendait une récompense, le minable ! Les Clauzius n'ont d'ailleurs pas lésiné. Si ! si ! si ! vous l'avez bien mérité ! Une banane, deux noix et l'argent pour le tram. En plus, il a fallu que je le remercie moi-même, presque solennellement. L'excellent jeune homme... au fait, comment s'appelle-t-il ? Boudet ! Quel joli nom ! À cet excellent Monsieur Boudet qui a eu l'honnêteté exceptionnelle, l'obligeance et la diligence, de te rapporter ton cartable sans lequel la vie devenait impossible, que lui dis-tu, Papin, à haute et très intelligible voix ? Je lui aurais bien crevé la panse et les deux yeux, à cet enfoiré ! Là-dessus on m'a envoyé faire mes devoirs, mon problème de prix net et de tare. J'avais de nouveau tout sous la main, non ?

Ce qui n'arrangeait pas les choses, question libre arbitre, c'est que la plupart du temps je me rendais à l'école avec Madame. À pied de préférence, hiver comme été : la promenade hygiénique. Pourtant il ne faudrait pas croire que, comme souvent aujourd'hui, c'était elle qui se chargeait de ma besace. Jamais ! Par principe d'abord : j'avais à prendre mes responsabilités, après tout je transportais mon propre avenir. Ensuite, Madame avait le sien de cartable. Un à chaque bras, c'eût été impossible. J'aurais dû la guider pour traverser les rues, lui frayer un passage à grands cris, lui ouvrir les portes. Ou alors qu'elle-même les ouvrît à reculons, avec son postérieur. Incompatible avec notre condition. À un certain niveau de responsabilité sociale, on n'ouvre plus les portes avec son postérieur, mais discrètement, dignement, avec

des « Après vous ! » des « Je n'en ferai rien ! » en attendant le jour où, au seul bruit de votre pas, se précipiteront les hommes en livrée.

De notre condition sociale précisément, il était souvent question au cours de ces promenades matinales, et, par exemple, lorsque nous passions par une rue qui s'appelait *de l'Intendant*.

Le mot m'intriguait, je questionnai Madame. À la différence de Monsieur, toujours un peu perdu dans ses sentiments, elle expliquait volontiers. En l'occurrence, elle me décortiqua la notion, fit référence à l'étymologie, me cita des exemples. Ensuite, pour vérifier si j'avais bien compris, elle me fit utiliser le mot nouveau dans des phrases de mon cru. Tout en cheminant, nous nous mîmes à parler *d'intendants*, *d'intendantes*, souvent d'origine modeste, méritants, courageux, compétents, mais tentés d'outrepasser leurs attributions en raison même de l'irresponsabilité et de l'outrecuidance de leurs maîtres. La plupart avaient été cruellement payés d'ingratitude. Heureusement, il y avait eu les révolutions : *l'intendance* en avait profité et partageait désormais le Pouvoir. Mais un nouveau danger pointait à l'horizon : la difficulté de se faire obéir, la dévaluation du respect, le nivellement par le bas. En somme, si je comprenais bien, *l'intendance* était un état mitoyen, par conséquent instable, qui exigeait pour être sauvegardé la constance dans l'effort, le mépris de la facilité. Voilà pourquoi, sur le chemin de l'école inlassablement parcouru, j'avais à porter moi-même mon cartable de plomb. Et à le défendre contre les petits voyous ! Quand il gelait à pierre fendre, ma main crispée sur la poignée était le siège d'intolérables souffrances. Pas une plainte : nous étions des *intendants* !

Un matin de février, dans le préau du Grand Complexe, quand,

à bout de forces, j'ai laissé tomber mon cartable parmi ceux de mes compagnons, ma petite main, soudée à la poignée par le gel, s'est détachée de mon bras. J'ai hurlé, mes camarades ont éclaté de rire. Dieu soit loué, cette main, ce n'était que mon gant !

Eh bien, oui, nous étions des intendants ! Du savoir. Il nous revenait de le gérer pour le profit de tous, de le transmettre. Enseignants-nés, le Grand Complexe était notre domaine, le théâtre obligé de notre existence. Cette mission faisait de nous des Intellectuels. Intendants intellectuels. Les propos des Clauzius, les jugements le plus souvent critiques qu'ils portaient en privé sur leurs collègues, et que je recueillais avidement, laissaient entendre qu'il n'en allait pas forcément ainsi. Bon nombre d'enseignants n'étaient pas des intellectuels. Nous, si. Comme preuve la plus évidente : notre commune incapacité manuelle.

À cet égard, Madame était certainement la plus intellectuelle de nous trois. Douée d'une maladresse exceptionnelle, inventive, créatrice, qui donnait à tout moment une très haute opinion de ses autres facultés, elle avait, j'ose le dire, la main génialement catastrophique. Les choses devaient le sentir. À son approche, elles prenaient peur, cherchaient à lui échapper, perdaient leur contenance de choses. « Le concret m'est hostile », disait volontiers la brave dame, qui intellectualisait tout, y compris les bris de vaisselle. Jetait-elle du pain aux mouettes, dont le vol lui rappelait un vers de Verhaeren, elle leur lançait l'assiette avec : « Oh ! l'assiette ! ça me fait penser au Discobole ! » Je sais, mes souvenirs les plus anciens à ce propos ont un côté bande dessinée, qui s'estompe ensuite. Est-ce dû à une évolution du talent paradoxal de Clauzia ? A-t-elle eu ses « périodes » comme Van Gogh ou Picasso ? Ou est-ce moi qui, grandissant, l'ai vue d'un autre œil ? D'abord sensible au tumulte des bris et des galopades, ensuite à la saveur plus subtile des situations fausses, des

incongruités discrètes. Nos souvenirs sont moins le reflet de la réalité que de nous-mêmes. Dans une large mesure, oui, nous nous les inventons.

D'autres ont eu accès au monde par la voie de la grâce, du savoir-faire, de la féminité radieuse. Moi pas. « *A pute stoen oeverecht* (Tes pattes sont à l'envers) », disait *moeder* Liza à sa fille. Rien, jamais, ne pourra changer le fait que ce sont ces mains-là, inversées, qui chaque matin me conduisaient vers le monde et le marquaient de leur empreinte. Plein de grimaces, de faux pas, il devenait sous mes yeux un enchevêtrement de pièges, un labyrinthe de relations incompréhensibles, de hiérarchies saugrenues. M'exilant jour après jour de l'aisance et de l'harmonie, insidieusement, cette maladresse prodigieuse me vouait au burlesque triste.

La maison natale même était un piège, particulièrement les deux « belles pièces » du rez-de-chaussée qui ne s'ouvraient que pour les réceptions. Rarement donc. Dans un ordre immuable, les Clauzius y avaient disposé des objets étonnamment disparates. La poussière en moins, car tout était luisant de cire et de propreté, cela faisait un peu réserve de musée provincial. Céramiques, porcelaines, vases discrètement fêlés et pendulettes mortes, murs couverts de tableaux d'artistes « méconnus » qui s'obstinaient à puiser leur inspiration dans les pignons d'époque, les poissons morts, les fruits de saison et, pour des raisons que je ne découvrirais que plus tard, le profil de Monsieur transfiguré par la songerie et les aléas du pinceau. Tous plus ou moins anciens, les meubles se répartissaient en deux catégories : les branlants et les meurtriers. Mais c'est le manque de place, l'impossibilité de se mouvoir normalement, qui achevait de faire de ce lieu un véritable théâtre où la maladresse de Madame se donnait en

représentation. Aux prises avec les portes grinçantes, les tiroirs coincés, les tapis surnoisement superposés, les chaises redoutablement anguleuses, un piédouche qui vacillait au moindre frôlement, une table, extraordinaire celle-là ! qu'une tasse de thé suffisait à déséquilibrer, à faire tanguer longuement tandis que ses incrustations de cuivre jaillissaient pour la nième fois de leurs alvéoles avec des vibratos de cithare, aux prises donc avec la malignité des choses et son souci très évident, presque intempestif, de faire honneur à ses hôtes, elle donnait la mesure de sa virtuosité catastrophique et réussissait à chaque fois un « petit malheur ». En fin de soirée, d'interminables excuses s'échangeaient dans le vestibule. Clauzia prétendait tout prendre sur elle : les frais de teinturerie, de stoppage, de médecin. Les invités, eux, se répandaient en protestations : « Mais non ! mais non ! n'y pensez pas, chère amie ! » Ils exigeaient leur part de responsabilité, ils remplaceraient la tasse, le vase brisé, l'abat-jour détruit. « Mais il n'est pas détruit ! protestait Madame. Je vous assure, mon cher, il n'est pas détruit ! » Elle avait raison : les choses n'étaient jamais détruites dans les deux pièces de notre rez-de-chaussée, nous trouvions toujours moyen de les rafistoler, de panser leurs plaies. Avec tendresse, oui, avec amour. Au fond, je crois bien qu'elles duraient, envers et contre tout, pour nous faire plaisir.

Je me souviens de la visite que nous fit un jour le photographe Valérius Clodo. J'étais adolescent, presque un jeune homme, puisque Monsieur Cladius était déjà membre du bureau du Cercle. Valérius désirait l'avoir pour modèle et, selon son expression, *l'exécuter en pied*. Ce louable projet lui valut d'être invité à notre table, et cette réception m'est restée en mémoire comme un exemple de réussite intimiste et feutrée.